

A black and white portrait of a young man, Albert Laumonier, in a military uniform. He is wearing a dark jacket with a high collar, a belt, and a sash. He has a serious expression and is looking directly at the camera. The background is a plain, light color.

Albert Laumonier

Mémoires d'un prisonnier de guerre

De Brigueil-le-Chantre à Kobierzyn,
en passant par la Ligne Maginot

Préface et commentaires
Isabelle Laumonier

Albert LAUMONIER

Mémoires d'un
prisonnier
de guerre

*De Brigueil-le-Chantre à Kobierzyn, en passant par la Ligne
Maginot*

© Albert LAUMONIER, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3831-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Mon grand-père est décédé le 9 octobre 2017. Encore quelques mois et il aurait eu 100 ans... Une longue vie, d'autant plus longue qu'elle aurait pu s'arrêter le 8 avril 1945, dans un fossé de la campagne allemande, non loin de Leipzig. La guerre, la grande « affaire » de sa vie. 5 années d'épreuves, mais aussi 5 années de vie d'une folle intensité... probablement parce que la mort était constamment présente. Qu'elle planait au-dessus de cette vie en suspens.

Puis de 1945 à 2017, 72 ans d'une vie qu'en résumé on pourrait qualifier de facile et heureuse. Mais s'en est-il vraiment rendu compte ? Oui, des frustrations, des conflits, des peines, des maux, il y en eut, mais en prenant de la hauteur, la vue d'ensemble est évidente. Certes les toutes dernières années peuvent être mises à part, le corps faiblissant -mais l'esprit, jamais ! et la lassitude se faisant de plus en plus grande. 72 ans d'une vie « linéaire », comme savamment dosée, planifiée, organisée, pour atteindre les objectifs qu'il s'était fixés. Sans doute, tout n'a-t-il pas été accompli, et peut-être quelques grands rêves ont-ils failli, mais la vision d'ensemble montre une certaine adéquation entre les objectifs visés et ceux atteints.

Mais de cette vie heureuse, finalement, « Papi » n'a gardé que quelques bribes dans ses mémoires, car ce qu'il a voulu avant tout laisser derrière lui, ce sont les souvenirs des années de guerre. Quand tout était lutte, « résistance », privation de liberté, survie, mais aussi apprentissage, solidarité, entraide et émotions affutées.

Peu après son décès, j'ai retrouvé dans une bibliothèque familiale, un cahier de mémoires qu'il avait probablement transmis à mon père ou mon frère en 2003, année où Mamie était décédée et où il était rentré en maison de retraite.

Ce carnet bleu, je ne l'avais encore jamais lu ; j'en connaissais l'existence, mais n'avais pas pris le temps de le lire au départ, puis pour

longtemps, nous l'avions pensé perdu. J'en avais seulement entendu quelques commentaires (je crois de Papa), probablement peu après sa remise.

Retrouver ce carnet, alors que mon grand-père venait de décéder, ce fut comme prolonger son existence encore un peu. Retrouver sa belle écriture appliquée, poser la main sur le papier où était passée la sienne, sentir comment ses souvenirs ont été restitués et les grands moments sur lesquels son esprit se sont arrêtés, s'étonner des événements omis (par exemple, la naissance de ses quatre petits-enfants !) et essayer de comprendre pourquoi finalement il ne s'y est pas arrêté...

Par un hasard étrange, j'ai fait tout ce travail de lecture et digitalisation, dans un lieu où en tendant l'oreille et en croyant aux fantômes, je pouvais presque entendre la voix de mon grand-père... Trois mois après son décès, j'ai en effet emménagé dans une ancienne caserne militaire reconvertie en logements, et où il avait travaillé durant près de quinze ans. Les murs retiennent-ils le bruit des pas, les sons des voix ? Laissons-nous des marques invisibles dans les endroits où nous vivons ? Les vieilles pierres portent en elles un léger parfum de mélancolie...

Mon grand-père a commencé à rédiger ses mémoires en 1993, lorsqu'il avait soixante-quinze ans, chiffre symbolique sans doute, trois-quarts de siècle, c'est déjà une célébration. L'essentiel du carnet bleu raconte l'enfance, la jeunesse et les années de guerre. La liberté retrouvée après 1945, la vie quotidienne de ses vingt-sept ans à ses quatre-vingt cinq ans¹ n'occupent qu'une portion congrue (qu'on ne retranscrira pas ici). Sans doute était-ce trop « normal » pour être raconté ! La mémoire est de toutes façons sélective...

Si le livre s'appelle « Mémoires d'un prisonnier de guerre », c'est bien parce que la guerre en est le sujet central. Toutefois, c'est son enfance qui occupe les premières pages du récit et qui permet de comprendre le « personnage », ses racines, ses envies, sa façon de voir le monde. Se rendait-il compte de ce que ses souvenirs d'enfance pouvaient avoir de passionnant, en témoignant de la trajectoire d'un petit gamin paysan du fin

fond du Poitou ? Un petit gars intelligent né dans un milieu humble, un minot obligé d'arrêter l'école et de travailler dès treize ans et qui choisit la voie de l'armée pour sortir de sa condition. Un malin, fort en calculs (à tous les sens du terme), un vrai joueur. Pas un génie ni un vrai ambitieux toutefois. Pugnace, mais pas héroïque. Quelqu'un qui a fait *du mieux qu'il a pu*. Comme beaucoup d'entre nous le faisons.

Je crois que si mon grand-père a écrit pour ses descendants, il avait aussi en tête un public plus large. Témoigner d'une époque, rappeler des noms éteints, des personnes (parfois bien trop tôt) parties, c'est pour lui quelque chose d'essentiel. En citant tous ces noms propres, des camarades d'enfance, des instituteurs, des paysans du coin et bien sûr ensuite de tous ses compagnons de guerre, il les fait ressurgir du passé, il les fait revivre en quelque sorte. Et que sont des mémoires, sinon une façon de prolonger sa vie et celle de ceux dont on parle ? Bien sûr, son autre objectif majeur est de marquer à l'encre indélébile le sens du mot « prisonnier de guerre » et plus encore, celui du mot « fraternité ».

Il faut aussi parler de son écriture. Il n'était pas écrivain, ni historien, ni essayiste et ne prétendait pas l'être. Mon grand-père ne prenait pas vraiment de hauteur par rapport à son vécu ; il n'y a pas de réflexion élargie, aucune velléité analytique, philosophique ou de rétablissement historique dans ce récit, mais en revanche on y trouve un sens de l'anecdote tout particulier, servi par la mémoire sensationnelle qui était la sienne. On est alors surpris par une forme de virtuosité dans ces mémoires. On est embarqué tour à tour dans le Poitou rural, où on imagine fort bien ce violoniste qui animait le bal de son enfance, l'instituteur passionné, les veillées nocturnes, puis dans son long périple de militaire et de prisonnier. On retient son souffle lorsqu'il raconte la façon dont lui et ses camarades de Kobierzyn résistaient par mille et un tours dans leur camp de réfractaires...

Parfois, les formulations peuvent être « brutes de décoffrage », maladroites, voire énervantes ! Mais ce qu'il décide de raconter et la manière dont il le fait font l'intérêt et la singularité de ces mémoires.

Plonger dans la lecture de son texte, c'est revenir des décennies en arrière

et revivre les émotions d'une personne ordinaire basculant dans un événement historique « extraordinaire ». Tragique, drôle, émouvant, surprenant, et parfois déstabilisant. Aussi complexe qu'un être humain peut l'être.

Isabelle Laumonier

L'ENFANCE

Ma naissance

Période dont je ne me souviens pas, encore que, aussi incroyable que cela puisse paraître, je crois me rappeler les heureux moments où je tétais le sein de ma mère.

Je suis né le 20 mai 1918 à 20 heures, à la ferme de La Maisonneuve située à 1km du bourg de La Trimouille. Cette ferme était exploitée par les parents de ma mère, plus exactement par mon grand-père, François Pérot, car au moment de ma naissance, celle qui aurait dû être ma grand-mère était décédée et je ne sais pas si mon grand-père était remarié.

Toujours est-il que ma mère qui habitait à Chaussidier, le village à 1km du bourg de Brigueil-le-Chantre, était allée me donner naissance chez son père, et peut-être sa tante (s'il était remarié). Il y avait aussi deux servantes, deux sœurs, *Mesdemoiselles Abeau*, dont l'une Gabrielle devint ma marraine, pendant que mon frère André était choisi comme parrain.

Nous étions en 1918 et mon père était à la guerre.

Dès que ma mère fut rétablie toute la famille revint à Chaussidier où je devais passer mon enfance. Chaussidier était un village d'une vingtaine de foyers, en majorité cultivateurs. Il y avait un facteur, *Alexandre Bimbaud*, un cantonnier *Tortiger*, et mon père qui faisait les transports de Brigueil à la gare de La Trimouille, avec une voiture à cheval. Matin et soir, il emmenait des gens au train, car à ce moment-là, il y avait un train à La Trimouille : la ligne Poitiers – Le Blanc. À chaque voyage, il rapportait des marchandises pour les artisans et les commerçants, plus le courrier. La distance de Brigueil à La Trimouille était de 10 kms environ, et la jument attelée au char à banc devait faire 40 kms par jour. Entre ces voyages, mon père faisait des sabots, car son métier était sabotier.

Ma mère pendant ce temps s'occupait d'élever ses trois enfants. Irma qui avait dix ans, André qui en avait cinq, et moi qui venais de naître. En plus

de cela, elle soignait mon grand-père, Jean-Baptiste Laumonier, qui lui a donné beaucoup de travail avant de mourir. Chaque matin, il fallait laver entièrement son lit. Il est mort à soixante-seize ans. J'avais sept ans, c'était au mois de février. Du jour de son décès au jour de ses obsèques, mes parents m'avaient envoyé à Fleix, un village voisin, chez des *cousins Delage*. Pendant deux jours, je suis donc resté à Fleix, je jouais avec une petite fille de cinq ans, *Yvonne Delage*.

Maman s'occupait aussi de ses lapins, des poules, du cochon, et plus tard, de la tenue d'un petit café, où il y avait de temps en temps quelques clients, surtout l'hiver. À la veillée, les voisins se réunissaient pour faire la partie de cartes, en buvant un petit coup. Ils jouaient à la manille, à la coinche, au 17, au 31. Très tôt, je sus jouer à tous ces jeux de cartes, et le dimanche quand il manquait un joueur, c'est moi qui faisais le quatrième. Puis, mes parents obtinrent l'autorisation d'organiser une assemblée au cours de l'été, avec course cycliste, tir, stand, berlingots, etc., et l'hiver des bals. Comme musiciens, il y avait un accordéon, *Jules Audier de la Bilotière*, et un violon, *Alexandre Aupetit* du village d'Eports. Il y avait beaucoup de monde à ces bals. Cela ne dura que quelques années. Ensuite, avec l'arrivée de la voiture automobile, mon père abandonna son métier de transporteur. Et son métier de sabotier étant insuffisant pour l'occuper entièrement, il l'abandonna en même temps pour aller travailler au village voisin comme cultivateur. Comme nous avions un peu de terrain, il avait acheté une vache laitière et un âne. Cela faisait un petit apport supplémentaire. C'est maman qui s'occupait des bêtes, en plus de son travail habituel.

Ce fut une période assez courte, puisqu'en 1930 mes parents achetèrent une petite propriété dont la maison et les servitudes étaient à 20 mètres d'où nous habitions. C'était d'ailleurs la propriété de mon directeur d'école, moins quelques hectares achetés séparément par des cultivateurs du village.